

**ÉCRIRE
LE MONDE NOIR**

Paulette Nardal

ROT•BO•KRIK

89140362153



b89140362153a

ÉCRIRE LE MONDE NOIR

Premiers textes, 1928-1939

Paulette Nardal

Écrivaine, traductrice et journaliste martiniquaise, Paulette Nardal œuvre à faire de Paris une capitale intellectuelle des mondes noirs dans l'entre-deux-guerre. Avec ses sœurs Jane et Andrée, elle fait de leur « salon » de Clamart un lieu de rencontre culturel et artistique international où se discute et se débat la condition noire. Ce milieu bouillonnant d'idées, d'images et de mots, elle l'accueille aussi dans *La Revue du monde noir*, une publication bilingue qu'elle fonde en 1931. Si Paulette Nardal est une fédératrice, elle n'en est pas moins une autrice : *Écrire le monde noir* rassemble pour la toute première fois les articles, récits et nouvelles de sa période parisienne.

*Textes réunis et présentés
par Brent Hayes Edwards et Ève Gianoncelli.*

17 €

ISBN : 978-2-9580620-9-5

rot-bo-krik.com



9 782958 062095

Paulette Nardal

ÉCRIRE LE MONDE NOIR

Premiers textes, 1928-1939

Textes réunis et présentés
par Brent Hayes Edwards et Ève Gianoncelli

ROT•BO•KRIK

MEM
RQ
2949
.N36
A6
0324

INTRODUCTION
Aux sources de la Négritude :
les débuts journalistiques et littéraires
de Paulette Nardal

Brent Hayes Edwards et Ève Gianoncelli

Illustration de couverture :
William Morris, *Fruit (or Pomegranate)*, vers 1866

© Brent Hayes Edwards et Ève Gianoncelli, 2024
pour l'introduction

© Fonds Nardal-Achille, pour les illustrations
p. 38, p. 56, p. 196, p. 200, p. 212, p. 356

© Éditions Rôt-Bò-Krik, Sète, 2024

ISBN 978-2-9580620-9-5

www.rot-bo-krik.com

Fruit de plusieurs années de recherches menées dans des archives et des bibliothèques en France, aux États-Unis et aux Antilles, ce volume rassemble les publications d'entre-deux-guerres de Paulette Nardal, l'intellectuelle martiniquaise qui fut un catalyseur de la conscience de race dans la diaspora africaine de langue française¹. On espère que cette collection de textes remarquables, variés, tirés de grands journaux métropolitains et de magazines populaires ainsi que de petites revues et de bulletins éphémères, donnera un tableau aussi complet que possible de Nardal en tant qu'écrivaine et journaliste, dont la virtuosité et les contradictions ne relèvent pas seulement de son temps mais aussi des expériences qui l'ont constituée.

Diplômée en anglais de la Sorbonne, Nardal est d'abord « l'intermédiaire culturelle » la plus importante entre les Noirs américains de la Harlem Renaissance et le

petit milieu intellectuel des étudiants et écrivains antillais et africains à Paris pendant les années 1920 et 1930². Avec le romancier René Maran et Louis-Thomas Achille, leur cousin, les sœurs Nardal nouent de fructueux liens à travers l'Atlantique, surtout grâce au « cercle d'amis » que Paulette, Jane et Andrée accueillent chaque dimanche dans leur appartement de Clamart, dans la banlieue parisienne³. C'est chez les Nardal que la communauté intellectuelle noire parisienne affine pour rencontrer les plus célèbres figures de la culture noire américaine (tels Alain Locke, Marcus Garvey, Claude McKay, Countee Cullen, Hale Woodruff et Ralph Bunche) quand elles sont de passage en France⁴.

Au-delà de ce rôle social, cette anthropologie montre que Paulette Nardal et sa sœur Jane sont également des théoriciennes novatrices qui aspirent à *écrire le monde noir* et décrivent l'avènement d'une culture diasporique et d'une conscience de race. Dans « L'internationalisme noir » (février 1928), le texte phare de cette démarche, Jane constate « la naissance d'un esprit de race chez le nègre » dans l'atmosphère globale d'après-guerre : « D'ores et déjà, il y aurait quelque intérêt, quelque originalité, quelque fierté à être nègre, à se retourner vers l'Afrique, berceau des nègres, à se souvenir d'une commune origine. Le nègre aurait peut-être à faire sa partie dans le concert des races où jusqu'à présent, faible et intimidé, il se taisait. » Même si elle utilise le terme, Jane Nardal ne va pas jusqu'à demander la réhabilitation du mot « nègre », comme l'avait fait le communiste sénégalais Lamine Senghor en 1927 — et comme le fera Aimé Césaire

en 1935 avec le fameux néologisme *Négritude*⁵. Elle signale l'émergence de l'internationalisme noir — plutôt que « nègre » — et essaie de « jeter une leur nouvelle » sur ce développement avec l'invention d'un autre terme, « Afro-Latin », qu'elle propose pour identifier la contribution des Noirs français (à côté des Afro-Américains) à « un esprit nègre en voie de maturité ».

Les trois poètes souvent décrits comme les « pères » de la Négritude, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas, ont été très lents à reconnaître les apports des sœurs Nardal au mouvement qu'ils fonderont quelques années plus tard. C'est seulement en 1966 que Senghor se souvient, selon ses mots, de l'importance de *La Revue du monde noir* (que Paulette Nardal a fondée et éditée avec le dentiste haïtien Léo Sajous en 1931), et la nomme chevalier de la Légion d'honneur de la République du Sénégal⁶. Césaire attendra jusqu'à 1979 pour proclamer lors d'un festival culturel à Fort-de-France qu'« il convient aujourd'hui de rendre tout spécialement hommage » à Paulette Nardal pour son travail « d'initiatrice » dans l'entre-deux-guerres⁷. Si elle accepte gracieusement ces hommages tardifs, Paulette Nardal s'avoue blessée par l'oubli de ses jeunes collègues de Paris : « Césaire et Senghor ne se sont pas conduits vis-à-vis de moi d'une façon très correcte, alors qu'ils m'avaient connue à Paris sur ces sujets et estimaient que ce n'était pas la peine de mentionner mon action⁸. »

Nardal a progressivement pu prendre conscience du rôle qu'elle et sa sœur Jane en particulier avaient pu jouer dans le développement de la Négritude et su l'exprimer.

Elle ne s'en attribue néanmoins jamais la paternité. Cette forme de tension apparaît dans une lettre de 1963 adressée au chercheur Jacques Louis Hymans⁹, qui préparait alors une biographie de Senghor : « Je me dois d'ajouter que Senghor et Césaire ont repris ces idées lancées par nous et les ont exprimées avec plus d'éclat et de brio. Nous n'étions que des femmes, de véritables pionnières. Disons que nous leur avons ouvert la voie¹⁰. » Dans un autre texte inédit de 1966, elle précise : « Nos idées ont été reprises par Césaire et Senghor et dépassées et symbolisées par la notion de "négritude"¹¹. » S'il y a des échos des idées, « la manière de le dire fera la différence¹² », comme l'écrit Kora Véron dans sa biographie de Césaire.

Dans la définition de Césaire, la Négritude est « une prise de conscience concrète et non abstraite¹³ ». Dans le contexte du Paris de l'entre-deux-guerres, cela impliquait le rejet de l'« atmosphère d'assimilation » qui entourait les jeunes étudiants et intellectuels noirs en métropole. Avant la lettre de la Négritude, la prise de conscience des Nardal se déroule exactement de cette façon, comme en témoigne Paulette dans son évocation de leur arrivée à Paris au début des années 1920 : « nous étions étudiantes, complètement assimilées¹⁴ ». Elle avoue encore ailleurs : « À l'époque, je me considérais comme une occidentale à peau blanche... Nous avons seulement pris conscience de notre différence après : quand on nous l'a fait sentir. Mais à notre arrivée : c'était une belle innocence¹⁵ ! » C'est surtout en tant que sujet féminin que Nardal a senti sa différence, comme elle l'explique dans son article le plus célèbre, « Éveil de la conscience de race », paru dans

La Revue du monde noir en 1932 : « Les femmes de couleur vivant seules dans la métropole, moins favorisées jusqu'à l'Exposition coloniale que leurs congénères masculins aux faciles succès, ont ressenti bien avant eux le besoin d'une solidarité raciale qui ne serait pas seulement d'ordre matériel : c'est ainsi qu'elles se sont éveillées à la conscience de race¹⁶. » La différence principale entre Paulette Nardal et les jeunes Antillais qui l'ont suivie en métropole afin de poursuivre leurs études est qu'elle a eu une expérience du racisme et des moyens de la théoriser à la fois antérieurs et différents par rapport à eux, en tant que femme.

Paulette Nardal fait ses premiers pas journalistiques et littéraires en juin 1928. Elle se voit confier la rubrique littéraire de *La Dépêche africaine*, à laquelle sa sœur Jane contribue depuis février, dans la section « Dépêche politique ». Elle y est présentée comme une « professeure d'anglais » dont la contribution au journal consistera à « écrire une série d'articles sur l'évolution économique et littéraire des noirs américains¹⁷ ». Elle écrit des articles sur plusieurs sujets, comme le cyclone qui a dévasté la Guadeloupe en septembre 1928, la littérature africaine, le théâtre, la musique antillaise en métropole. Elle montre déjà de l'intérêt pour les questions diasporiques, élaborant parallèles et divergences entre la biguine antillaise et les musiques noires américaines (jazz, blues, spirituals), alors de plus en plus populaires en Europe.

Avant leur collaboration à *La Dépêche africaine*, les sœurs Nardal s'intéressent déjà vivement à la culture de la Harlem Renaissance aux États-Unis. Paulette et Jane

suivent les principales revues du mouvement (comme *Opportunity* et *The Crisis*) et lisent les nouveautés de la littérature noire américaine, tels *The Fire in the Flint* de Walter White (1924) et *The Weary Blues* de Langston Hughes (1926). Paulette Nardal figure parmi les abonnés au service de prêt de Shakespeare and Company, bibliothèque anglophone où elle emprunte souvent des livres pendant les années suivantes¹⁸.

En février 1928, deux mois avant le lancement de *La Dépêche africaine*, Jane Nardal écrit une lettre à Alain Locke, professeur de philosophie à l'université Howard de Washington, où elle mentionne des Noires américaines qu'elle a croisées à Paris (Anna Julia Cooper, Nellie Bright) avant de lui demander la permission de traduire *The New Negro*, l'anthologie magistrale que Locke avait publiée en 1925. Signalant sa connaissance de la littérature noire américaine par une blague (allusion au roman *Autobiographie d'un ex-homme de couleur* de James Weldon Johnson), Jane écrit :

« Ce serait abuser de votre attention que de vous raconter par quelle série d'expériences je passai avant de découvrir, tant au fond du creuset, l'esprit de race, entièrement enseveli sous l'éducation et l'instruction françaises qui m'avaient été données, conformément au travail d'assimilation auquel on s'est attelé depuis 1848, dans les colonies françaises. Car je ne vous écris pas pour vous faire l'"*Autobiography of a Re-Coloured Woman*", mais pour essayer, moi aussi, de faire œuvre utile à ma race. C'est pourquoi lorsque M. Payot, l'éditeur, que j'ai eu l'occasion de connaître, me parla de votre anthologie

The New Negro, je l'engageai vivement, après lecture, à la faire traduire et éditer. J'étais en ma qualité d'Afro-Latine bien placée pour lui indiquer, à sa demande, les extraits qui pourraient intéresser le public français, fort peu au courant en général de ce qui se passe hors de France et surtout hors du Vieux Monde. »

Jane résume son propos avec une autre référence à la culture intellectuelle noire américaine : « Qu'un livre écrit par des noirs américains soit traduit par des noirs français, ne serait-ce pas un signe évident de cet internationalisme noir en marche dont Mr Burghardt Du Bois parle si prophétiquement dans son magistral exposé : "Worlds of Color"¹⁹ ? » Quand Payot renonce à publier *The New Negro*, les sœurs Nardal proposent le projet aux éditions Rieder, qui le refusent également en arguant que l'anthologie « semble nettement rédigée en vue d'un public américain²⁰. » Mais cet intérêt pour la culture noire américaine anime les travaux des sœurs pendant l'entre-deux-guerres, et Paulette publiera plusieurs traductions de l'anglais dans ses propres articles pour *La Dépêche africaine*²¹.

Sous la direction de l'éditeur guadeloupéen Maurice Sathieu, *La Dépêche africaine* s'insère, à sa manière, dans le Paris noir de l'époque. La revue s'inscrit en effet dans une tradition réformiste face à l'empire français, contrairement à d'autres publications ouvertement anticolonialistes de ces années, telles *Le Cri des Nègres*, organe de l'Union des travailleurs nègres, et *La Race nègre*, journal de la Ligue de défense de la race nègre. Cela dit, Paulette Nardal fréquente parfois le milieu

révolutionnaire de l'époque. Dès novembre 1926 par exemple, elle assiste à l'assemblée générale du Comité de défense de la race nègre, l'organisation militante qui précède la Ligue de défense de la race nègre, aux côtés de communistes africains tels Lamine Senghor et Tiemoko Garan Kouyaté. Un journaliste souligne la présence de Nardal (« d'un beau noir chocolat, élégante et gracieuse ») parmi certaines Noires participant au meeting²². Si elle collaborera ouvertement avec les militants noirs de la métropole quelques années plus tard, elle évite en général les revendications politiques radicales. En 1963, auprès d'Hymans, elle insiste : « Ne pas commettre l'erreur de nous considérer comme les militantes d'un quelconque parti politique. Nous avons seulement ressenti très vivement la nécessité de faire rentrer l'homme noir dans la communion des humains et de lui enlever ses complexes, du moins à l'homme antillais... À Paris nous avons évolué dans un milieu radical ou socialiste sans jamais nous être inscrites à l'un de ces partis. Nos préoccupations étaient d'ordre racial, artistique, littéraire²³. »

Contrastant avec les organisations noires du milieu, *La Dépêche africaine* se singularise surtout par une présence significative de collaboratrices, noires et blanches. À l'instar des contributions de certaines autres plumes féminines, telles Marguerite Martin, militante socialiste suffragiste, ou Marcelle Besson, les textes de Nardal ont en commun de traiter la question sous le prisme du genre, faisant la part belle à l'expérience spécifiquement féminine. Cette qualité marquera les nouvelles qu'elle commence à publier dans la revue, ainsi que ses

articles journalistiques. Du récit éprouvant d'une vieille Martiniquaise attendant d'être ramené dans son pays (« En exil ») aux incantations malheureuses d'un groupe de jeunes femmes visant à rendre fidèles leurs amants (« Histoire martiniquaise »), ce sont les dilemmes posés au sujet féminin que Paulette Nardal relate. Mais ce sont aussi les possibilités d'émancipation féminine qu'elle donne à voir, dont témoignent l'exemple de la danseuse solitaire du Bal nègre de la Glacière, qui n'a pas trouvé de compagnon « à sa hauteur », ou la première sculptrice noire alors en résidence à Paris, Augusta Savage, dont Nardal dresse un portrait.

Vers la fin de l'année 1929, en parallèle à son activité dans *La Dépêche africaine*, Nardal est accréditée comme journaliste auprès du journal parisien *Le Soir*, où elle prend en charge la rubrique « Actualités coloniales ». Comme elle le notera plus tard, elle doit son association à ce journal au député martiniquais Joseph Lagrosillière, connaissance familiale de Fort-de-France. C'est lui qui présente Paulette Nardal à l'éminent journaliste du *Soir* Ludovic-Oscar Frossard, auquel elle attribue sa formation dans le métier : c'est Frossard, dit-elle, qui lui « a appris à fabriquer un article²⁴ ».

Les vingt-deux articles du *Soir* qui sont reproduits ici témoignent de l'évolution rapide de Nardal en tant que journaliste, ainsi que de l'élargissement frappant de ses centres d'intérêt. Au début, elle semble faire une sorte d'apprentissage, proposant chaque semaine un compte rendu des événements politiques et culturels pour la « page coloniale » du journal. « Je n'ai pas reçu

d'éducation politique, rappellera-t-elle plus tard. Je me suis contentée de lire ce qui m'est tombé sous la main ; je ne me sentais pas passionnée par ces choses-là²⁵. » Au même moment, elle commence à travailler pour Lagroillière comme secrétaire, dans une forme de parolisme, puisqu'elle est « obligée de lui faire sa revue de presse²⁶ ». Elle se familiarise au fur et à mesure avec les questions d'affaires étrangères et coloniales de l'époque.

Sa maturation politique s'opère par « intuition », dit-elle, et non par éducation formelle : elle a dû « suivre la pente de [son] tempérament²⁷ ». Pour le dire autrement, on peut observer, à travers les articles du *Soir*, sa prise de conscience des liens entre divers points de l'actualité politique et culturelle. Cela se voit dans l'évolution des sous-titres de ses articles, qui sont d'abord restreints et conventionnels (« Livres, revues, articles de presse »), puis s'étendent à d'autres sujets (« Exposition – Danses sacrées d'Afrique – Talkies »), allant jusqu'à comprendre la musique, la danse, le cinéma et même les vitrines des grands magasins parisiens — voire « un peu de tout ». Même dans sa revue de presse, elle propose un entrecroisement inattendu de contextes, puisant ses références dans des revues littéraires et culturelles (*Les Nouvelles littéraires*, *Candida*) comme dans des organes de la presse noire internationale (*La Dépêche africaine*, *The New Negro*, *The Annals of the American Academy of Political Science*), des « grands journaux parisiens » (*Le Temps*, *Le Figaro*) ou des publications propres à l'entreprise coloniale (*La Gazette coloniale*, *La Presse coloniale*, *Les Annales coloniales*).

Si une telle amplitude bibliographique est unique dans le milieu de la presse coloniale de l'époque, dans ses habitudes de lecture voraces et éclectiques, Nardal n'a pourtant rien d'une exception. Elle est au contraire très représentative de la culture intellectuelle noire parisienne de l'entre-deux-guerres. Parmi les trois « pères » de la Négritude, c'est le jeune poète Léon-Gontran Damas qui entretient le rapport le plus proche au cercle des Nardal. En 1931, il fait la promotion de *La Revue du monde noir* : « J'allais même distribuer la revue à la Rotonde, à la Coupole et autres cafés de Montparnasse car je voulais lui assurer une grande diffusion », rappellera-t-il bien plus tard²⁸. Damas explique que les étudiants et intellectuels noirs de l'époque s'efforcent de lire autant que possible, dans un projet informel mais délibéré d'auto-instruction. Citant de nombreux journaux et revues de cette époque (*Le Soir*, *L'Humanité*, *Le Monde*, *La Revue mondiale*, *Littérature internationale*, *Griegoire*, *Le Libérateur*, *Candida*, *L'Onirique*), il insiste sur le fait que « tous ces journaux se complétaient. Je peux dire du reste que nous les lisons tous, nous les "futurs" de la négritude, nous lisons tous ces journaux et nous nous les repassons. Nous ne pouvions pas tout acheter, mais nous désignons deux ou trois personnes pour en acheter trois ou quatre par semaine et, en fin de semaine, nous faisons une espèce de relevé de presse collectif pour nous permettre de savoir où nous allions, sachant d'où nous venions et ce que nous voulions faire²⁹. »

Les articles que Nardal écrit pour *Le Soir* lui servent donc de terrain de formation intellectuelle. De ce point

de vue, le champ mal défini des « actualités coloniales » est un avantage. La relative instabilité des normes du milieu journalistique en font un espace ouvert, accessible aux sujets altérisés comme elle, et dans lequel elle peut s'exprimer de différentes manières.

Même si Nardal n'occupe pas de rôle formel dans le monde politique, elle contribuera régulièrement pendant les années 1930 à diverses initiatives et conférences politiques et économiques, surtout au sein d'organisations catholiques comme l'Union féminine civique et sociale, où elle donne des communications sur des sujets tels que « La femme noire et le progrès humain » ou les « Problèmes féminins dans notre empire colonial³⁰ ». Elle continue en même temps d'exposer la culture noire en métropole, organisant des soirées (« L'art et la femme de couleur » ; « Une heure de voyage aux Antilles ») où se tiennent des « causeries » accompagnées par des projections, des « danses créoles », ou des chansons³¹.

Après s'être consacrée pendant deux mois aux « actualités coloniales », Paulette Nardal se lance dans l'écriture d'articles plus personnels sur des sujets variés. Alors commence véritablement son analyse de l'expérience noire américaine. Toujours dans la rubrique de la page dite « coloniale », Nardal relate l'ouverture des Noirs américains à la conscience de race, se joignant à l'indignation qui l'accompagne, telle celle formulée par Claude McKay dont elle reprend les mots : « Ô que mon cœur reste inviolé par le puissant poison de votre haine » (« Civilisation américaine »). Au-delà des États-Unis, cette indignation trouve aussi pour ressort la dénonciation de

l'impérialisme, dont elle relate les abus au fil de l'actualité. L'empire britannique constitue une de ses principales cibles (« Gandhi prévu par Kipling »). Citant les luttes de femmes en Asie, notamment en Inde ou en Turquie, Nardal exprime un souci internationaliste féminin (« Les femmes de couleur dans l'ordre social »).

La France et son empire demeurent relativement épargnés, mais non sans que Nardal ne prenne position. Ainsi relate-t-elle les formes d'injustice, d'un point de vue juridique, existant en Indochine, où un indigène dénonçant des actes commis par un colon se voit d'avantage condamné que ce dernier (« Actualités coloniales » des 10 et 17 mars 1930). Elle n'hésite pas à dénoncer l'envoi de tirailleurs sénégalais en Indochine, susceptibles d'engendrer de nouvelles haines raciales dont ils seraient les victimes. Paulette Nardal met également en garde le lecteur contre le caractère tout aussi dramatique des stéréotypes, lorsqu'ils s'incarnent comme autant de freins à l'émancipation. Le renvoi à l'altérité pèse sur celui ou celle qui en est victime, notamment « l'indigène éduqué », cible du « Français moyen » (« Actualités coloniales », 24 mars 1930).

Dans certains articles écrits pour *Le Soir*, Nardal explique, deux ans avant la publication de son « Éveil de la conscience de race » dans *La Revue du monde noir*, que son expérience en tant qu'étudiante en métropole l'a amenée à une meilleure compréhension de la différence raciale, comme dans le compte rendu des « Actualités coloniales » paru dans *Le Soir* du 10 février 1930, où elle note :

« Nous avions reçu, à la Martinique, une formation purement latine. Avant de venir terminer nos études en France, nous nous sentions donc liées aux Français par une véritable parenté spirituelle. Malheureusement, ou heureusement pour nous, avec notre séjour dans la métropole, les différences se sont affirmées... Certaines nuances vous échappent d'autant moins qu'une culture plus grande a développé en vous une sensibilité plus aiguë. »

Mais dans un détour qui devient caractéristique, au lieu de se diriger plus avant vers ce qui pourrait devenir le fondement d'une critique noire de l'empire, elle tend à se tourner vers d'autres lieux. Voici la suite du même article :

« C'est ainsi que nous étions arrivées à nous retourner vers le passé de notre race pour y chercher, nous aussi, des motifs, sinon d'orgueil, mais de foi en son avenir. Pourquoi ne nous apprenait-on pas l'histoire de notre pays, de notre race ? Nous nous sentions honteuses d'ignorer le passé africain, tout comme le premier métropolitain venu... »

« C'est pourquoi les paroles prononcées à la Chambre par M. Varenne au sujet de l'enseignement en Indochine m'ont paru contenir une certaine part de vérité en ce qui concerne même les vieilles colonies. Les Annamites, dit-il, en substance, ont un passé, une patrie : c'est parce qu'on les leur fait trop oublier que certains oublient leurs devoirs envers la France. »

Si son souci internationaliste ne devient jamais un anticolonialisme — au contraire, on est ici rappelé aux « devoirs » des indigènes « envers la France » — on voit dans l'élargissement de sa pensée comment « une prise

de conscience aiguë, souvent aidée par des extrapolations et des comparaisons entre différentes situations, favorisa l'émergence de nouvelles formes de pensée, les différences de statuts juridiques et sociaux et d'objectifs politiques offrant un espace à l'expérimentation et aux idées alternatives. Ainsi l'ordre impérial apparut moins naturel, ce qui engendra une profonde remise en question du *statu quo* des rapports de force mondiaux³². »

La portée des articles de Nardal dans *Le Soir* ouvre la voie à son travail éditorial dans *La Revue du monde noir*, fondée dans le « triple but [de] créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement, de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race. » Voici enfin un internationalisme noir culturel en pratique, dans une revue bilingue qui rassemble des voix d'un ensemble impressionnant d'intellectuels de la diaspora, et qui s'approche des formes culturelles sous plusieurs angles : littérature, ethnographie, musique, arts plastiques, philosophie, journalisme, religion, sciences politiques.

Dans le dernier numéro de la *Revue*, « Éveil de la conscience de race » porte, comme on l'a déjà signalé, la marque de la singularité du cercle interraciel d'amis qui se réunit chez les sœurs Nardal. Mais cet article fait aussi écho à plusieurs de ses écrits pour *Le Soir*, en particulier à la série extraordinaire de portraits « L'Antillaise », qu'elle a dépeinte à travers quatre articles en juin 1930³³, ainsi qu'à ses discussions de la culture noire américaine. Dans « Éveil de la conscience de race », Nardal reprend le

constat de l'absence de l'étude de la question noire chez les Antillais, qu'elle fait contraster avec les Noirs américains chez qui cette question est très présente, ce qu'elle explique par le mépris affiché par l'Amérique blanche à l'égard de ces derniers. Le silence des grands noms de la littérature antillaise sur le sujet est contrebalancé par la formulation d'une conscience de race parmi « un groupe d'étudiants martiniquaises exilées à Paris ». La charge est savoureuse — et à noter. Ces femmes, vivant une expérience plus difficile que leurs homologues masculins, ont pris conscience du « non-sens de leur âme occidentale vêtue d'une peau scandaleuse », pour reprendre la remarquable expression de Roberte Horth, jeune Guyanaise qui publie un texte dans le numéro 2 de la revue (« Histoire sans importance »), que Nardal pose comme fondateur de l'expression de leur conscience de race particulière. Pourtant, la place spécifique d'un « nous » féminin reste balbutiante. Cette hésitation renvoie à une difficulté pour Nardal à se poser comme ce « je » conscientisé, pensant, fondateur. Il faudra encore attendre pour que celui-ci adienne. Nardal persiste toutefois dans sa volonté de rendre visibles les femmes noires : rappelant son article sur Augusta Savage dans *La Dépêche africaine*, elle inaugure le premier numéro de *La Revue du monde noir* avec un portrait de Grace Walker, la première Noire à avoir prononcé un discours à l'université de Cambridge, où elle a donné une série de conférences sur la littérature noire américaine.

L'année 1935 est communément perçue comme une étape décisive dans la genèse de la Négritude, avec la

publication de *L'Étudiant noir*, la revue où deux des « pères » du mouvement, Césaire et Senghor, prennent la plume pour la première fois. La place marginale que va occuper Nardal pendant des années y est-elle, au moins symboliquement, scellée ? Elle y publie en effet un autre texte incomparable, « Guignol ouolof », sans doute passé inaperçu car écrit sur une colonne commençant en bas d'une page et finissant en haut d'une autre. Il trouve dans ce numéro, y compris graphiquement, sa juste place. À travers la rencontre entre une journaliste antillaise et un vendeur de cacahouètes sénégalais, qui se croisent dans un café du quartier Latin, Nardal dépeint les contradictions déchirantes tout comme les formes de solidarité qui peuvent se tisser par-delà les frontières de genre, de race, de classe et de nation. Unis par le regard colonial des « Blancs désœuvrés », « pleins d'illusions », c'est un tel dépassement que leur dialogue, dont l'instauration même constitue l'enjeu du récit fictionnel, donne à voir. C'est la conscience raciale qui en sort triomphante : « Il y a cependant, entre nous et lui, à défaut de solidarité réelle, celle apparente de la couleur », conclut le récit. Ce petit texte est en même temps un geste féministe car Nardal réussit à imaginer une rencontre entre une Antillaise et un Africain qui échappe au spectacle racial qu'attend la clientèle blanche du café qui a « les yeux braqués » sur le couple afin de scruter comment la « Noire antillaise trop occidentalisée » va répondre à l'Africain dans son costume « grotesque ». Le va-et-vient entre le « je » et le « nous » laisse également place à une forme d'indétermination textuelle, entre fiction et autobiographie, qui rend

l'affirmation subjective possible. Il s'agit d'un texte unique quant à la formulation par Paulette Nardal de sa propre expérience du racisme et de son questionnement le plus critique du colonialisme français. Cette même année, elle sait également remettre en cause le conservatisme des femmes, ailleurs saluées pour leur rôle civilisationnel (« L'évolution familiale et sociale des femmes noires »), mais aussi présentées comme participant d'un préjugé de couleur particulièrement réactif aux Antilles après la Première Guerre mondiale (« La barrière de couleur aux Antilles »). Cela contribue à éclairer la portée féministe d'un discours parfois difficile à être lu comme tel pour un regard contemporain et dont témoigne son adoption de la notion de « féminisme colonial »³⁴.

Les talents littéraires de Nardal vont de pair, ne lui en déplaise, avec une forme de politisation. La culture d'abord et seulement, ne cesse-t-elle de clamer, à propos de *La Revue du monde noir* tout particulièrement. Mais défendre les intérêts collectifs des Noirs, comme y invite son éditorial inaugural, appelle davantage. En octobre 1935, l'éclatement de la guerre en Éthiopie en donne une illustration. Il y a d'abord l'appel à une solidarité de type international : après la conscience de race, rité de type international : après la conscience de race, la « levée de races »³⁵. Mais cette prise de position donne également à voir une opposition plus frontale.

Quatre textes — une prière d'insérer reproduite dans la revue communiste *Le Cri des Nègres*, où Paulette Nardal annonce la formation d'un comité de défense de l'Éthiopie en citant un télégramme envoyé à la Société des Nations³⁶, et trois articles parus dans *La Revue de*

l'Aucam, publication catholique belge³⁷ — en portent la marque. Ils viennent jeter une lumière particulière sur un adage qui a semblé jusqu'alors pleinement caractériser Nardal : « Si je n'avais pas été catholique, j'aurais été révolutionnaire », avait-elle l'habitude de dire³⁸. Le plus étonnant et remarquable dans sa contribution à cette dernière revue relève des points communs qu'elle dégage entre le marxisme et le catholicisme : la reconnaissance du caractère propre des civilisations, et leur commune structure communautaire. Plus encore, le marxisme pourrait agir comme un complément, développant des formes de rationalité nécessaires à la sentimentalité noire.

Comparé au fascisme, à la démocratie chrétienne et à la démocratie tout court, le marxisme en vient même à être présenté comme le mieux à même de porter sa défense et ses intérêts. Dans le troisième des articles de *La Revue de l'Aucam*, elle note que « des signes d'émancipation de la pensée apparaissent dans certaines colonies, des communistes diraient d'esprit critique ». On constate dans ces articles une transformation étonnante de ton sous la pression du moment :

« Dans un des meetings organisés par des associations noires de Paris en faveur de l'Éthiopie, j'ai entendu dire à un orateur : "Il faut donner l'Éthiopie à l'Italie, car cette dernière étouffe chez elle. Fort bien. Alors, je ne vois pas pourquoi, en France, les familles pauvres et chargées d'enfants, qui vivent à l'étroit dans des logements malsains ne devraient pas aux plus favorisés : C'est trop petit chez moi. Vous avez de nombreuses pièces inutilisées et vous n'avez pas d'enfants. Alors

je m'installe chez vous et je m'emparerais de tous vos biens auxquels je donnerai ainsi une réelle utilité."

« Pareil raisonnement est en lui-même irréfutable. C'est ce sens de la justice qui a dressé tous les groupes noirs du monde aux côtés de l'Éthiopie.

« Et puis, le conflit actuel a eu pour effet de faire réfléchir le Noir sur sa condition par rapport à la race blanche. Les plus loyalistes, les plus assimilés de ces Noirs, n'ont pu s'empêcher de réviser certains de leurs jugements. Tel radical convaincu se demande si, après tout, ce ne sont pas les communistes qui ont raison. Tel étudiant, jusqu'ici indifférent aux questions politiques, sollicite dès l'ouverture des hostilités, son inscription au Parti socialiste. Les marxistes noirs triomphent. »

Une autre « surprise » est sa participation à certaines publications comme le journal d'extrême droite *Je suis partout*³⁹. D'autres plumes, parfois très connues (comme Sartre) ont pu s'y exprimer. Sans doute y a-t-elle vu un peu naïvement une opportunité. Le communisme y est de nouveau rejeté, et les méfaits du colonialisme décrits d'un point de vue pratique, par rapport aux supposés bienfaits de l'entreprise civilisatrice. Ce sont les mêmes valeurs d'humanisme chrétien et de dépassement des frontières, quelles qu'elles soient, qui continuent pourtant à la porter. Ses deux articles dans *Je suis partout* reprennent des sections d'articles qu'elle avait publiés ailleurs : « Joie et douleur au pays du soleil » contient des passages tirés de « L'âme antillaise », publié quelques mois avant, et « Les communistes profitent de la crise pour provoquer des troubles dans nos plus anciennes colonies » inclut

plusieurs paragraphes d'un article publié sous le titre « La situation économique et sociale aux Antilles » presque deux années plus tôt⁴⁰. On peut donc présumer que ses motivations sont financières plus qu'idéologiques.

La fin de son expérience métropolitaine sera le fait de la guerre, quand Nardal devient la victime collatérale d'une Allemagne nazie qu'elle n'a pas hésité à dénoncer (« Pas de colonies à l'Allemagne hitlérienne ») alors que le bateau sur lequel elle voyage est torpillé en octobre 1939. Blessée gravement, elle restera handicapée à vie. À l'exception d'un séjour à New York de décembre 1946 à juillet 1948, où elle travaille pour le diplomate noir américain Ralph Bunche — qui avait pris part à quelques-uns des salons chez elle à Clamart au début des années 1930 — à la section des territoires non autonomes de l'ONU, elle sera assignée à sa Martinique natale, où elle saura toutefois appeler à l'expression de la conscience de race, à travers la musique, toujours, et à destination des femmes, appelées à prendre conscience de leur devoir de citoyennes⁴¹.

En 1929, Paulette Nardal échange une poignée de lettres chaleureuses avec le poète et romancier jamaïcain Claude McKay, qui lui écrit d'Espagne. Quand elle lui envoie un exemplaire de *La Dépêche africaine* avec sa nouvelle « Histoire martiniquaise », il répond avec enthousiasme : « Je suis fou de ta nouvelle — elle est tellement bonne ! Elle me fait réfléchir à tous les trésors artistiques que nous possédons dans la race — si l'on pouvait tout simplement se laisser aller — se laisser aller et se débarrasser de nos inhibitions — oubliant la condescendance

de nos antiques ennemis blancs — et créer — créer ! » Il indique même avoir envoyé la nouvelle à son agent littéraire : « Je crois que tu pourrais écrire plusieurs histoires de ce type pour en faire un joli petit livre — peut-être une dizaine ou une douzaine⁴². » Si l'on peut regretter qu'elle n'ait jamais publié ni recueil de nouvelles ni roman, on espère que les remarquables récits parmi la sélection qui suit (« Histoire martiniquaise », « En exil », « Guignol ouolof », « Harlem à Montparnasse : On défrise les cheveux crépus », « Le petit "pays chaud" ») suffiront à donner une idée de son talent exceptionnel d'écrivaine de fiction autant que de journaliste.

On n'oubliera pas que le génie unique de Nardal relève de son imagination sociale : sa vision du dialogue et de la collaboration intra-diasporique. Comme elle le dira plus tard, « réunir tant de gens autour de moi, c'était ma façon de lutter contre le colonialisme... Pourquoi ne pas rassembler les noirs du monde entier⁴³ ? ». Cherchant des traces de Paulette Nardal dans les archives de son amie américaine Eslanda Goode Robeson, la chercheuse Emily Musil Church a découvert la carte de presse du *Soir* de 1930 que Nardal avait apparemment donnée à Robeson. Il est à noter que la carte de presse ne l'identifie ni comme journaliste ni comme traductrice, mais comme contributeur au journal dans un rôle éditorial avant tout : « Mademoiselle Paulette Nardal, Rédactrice⁴⁴ ».

NOTES DE L'INTRODUCTION

1. Nous empruntons la définition de Nardal comme « catalyseur » à Georges Ngai, *Aimé Césaire : un homme à la recherche d'une patrie*, Dakar, Les Nouvelles Éditions africaines, 1975, p. 50.

2. Michel Fabre, « Autour de Maran », *Présence africaine*, n° 86, deuxième trimestre 1973, p. 170.

3. Même si d'autres ont fait l'éloge « un peu pompeusement » du « salon » des Nardal, Michel Fabre note que Paulette Nardal prête quant à elle à elle-même ces réunions informelles comme un « cercle d'amis ». Voir Michel Fabre, « Autour de Maran », *op. cit.*, p. 167.

4. Comme le rappellera Senghor, « c'est grâce à Paulette Nardal, la Martiniquaise, fondatrice de *La Revue du monde noir* dans les années 1930, que j'ai rencontré Alain Locke et Mercer Cook ». Voir Léopold Sédar Senghor, « Nègro-Américains et Nègro-Africains », *Liberté III : Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977, p. 274.

5. Lamine Senghor, « Le Mot "Nègre" », *La Voix des Nègres*, n° 1, janvier 1927, p. 1, reproduit dans Lamine Senghor, *La Violation d'un pays et autres écrits anticolonialistes*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 49-51; Aimé Césaire, « Conscience raciale et révolution sociale », *L'Étudiant noir*, n° 3, mai-juin 1935, p. 1-2.

6. À la veille du Festival de Dakar en 1966, Senghor écrit une lettre à Nardal lui annonçant cette nomination : « J'ai été amené à faire l'historique du mouvement de la négritude. C'est ainsi que je me suis souvenu qu'à côté des Nègro-Américains et des Haïtiens, il y avait les Martiniquais et, parmi ceux-ci, votre initiative, si féconde, de *La Revue du monde noir*. » Lettre de Léopold Sédar Senghor à Paulette Nardal, 11 octobre 1966, citée dans Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire : Entretiens/mémoires de Paulette Nardal*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 150. Dans une autre lettre à l'historien Olivier Sagna, du 13 septembre 1985, Senghor avoue même plus franchement que « le

- mouvement de la négritude que nous avons fondé, Aimé Césaire, Léon Damas et moi, doit beaucoup à *La Revue du monde noir* ». Voir Olivier Sagna, « Des pionniers méconnus de l'indépendance : Africains, Antillais et luttes anticolonialistes dans la France de l'entre-deux-guerres (1919-1939) », thèse de doctorat, université Paris 7, 1986, p. 677, note 1.
7. Césaire, discours inaugural du huitième Festival culturel de Fort-de-France, 3 juillet 1979, cité dans Michel Fabre, « Du mouvement nouveau noir à la négritude césairienne », in Jacqueline Léner (dir.), *Soileil éclaté : Mélanges offerts à Aimé Césaire à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire par une équipe internationale d'artistes et de chercheurs*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1984, p. 149.
8. Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire*, op. cit., p. 106.
9. Disponible en ligne sur le site web des éditions Rôt-Bo-Krik, avec certains extraits de sa correspondance et autres documents.
10. Lettre de Paulette Nardal à Jacques Louis Hymans, 17 novembre 1963, archives personnelles de Philippe Grollemund.
11. Paulette Nardal, note de juin 1966, archives de P. Grollemund.
12. Kora Véron, Aimé Césaire : *Configurations*, Paris, Seuil, 2021, p. 74.
13. René Depestre, « Entretien avec Aimé Césaire », *Bonjour et adieu à la négritude*, Paris, Seghers, 1980, p. 78.
14. Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire*, op. cit., p. 26.
15. « Rencontre avec Mlle Paulette Nardal », *Le Nègre*, n° 102, 20-26 octobre 1976, p. 10.
16. Pour les femmes noires dans le Paris de l'époque, remarque l'historienne Jennifer Boittin, « la conscience de race est rendue possible par l'expérience du genre ». Jennifer Boittin, *Colonial Metropolis: The Urban Grounds of Anti-Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010, p. 167. Voir aussi T. Danean Sharpley-Whiting, *Négritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002, p. 75-78; Brent Hayes Edwards, *Pratique de la diaspora : Littérature, traduction et essor de l'inter-nationalisme noir*, Sète, Rôt-Bo-Krik, 2024; Eve Gianoncelli, « La pensée conquise : contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XX^e siècle », thèse de doctorat, université Paris 8, 2016. L'ouvrage issu de la thèse est en préparation.
17. *La Dépêche africaine*, n° 4, juin 1928, p. 4.
18. *Register de Shakespeare and Company*, 3 mars 1928 - 30 avril 1928, boîte 66, fichier 2, archives Sylvia Beach, Bibliothèque de l'université de Princeton. Voir : <https://shakespeareandco.princeton.edu>.
19. Lettre de Jane Nardal à Alain Locke, 27 décembre 1927, archives Alain Locke, boîte 164-74, fichier 25, Division des manuscrits, Bibliothèque Moorland-Spingarn, université Howard, Washington. Nardal fait ici allusion à l'article de l'éminent éditeur et intellectuel W.E.B. Du Bois qui clôt *The New Negro*.
20. Les éditions Rieder à Paulette Nardal, 2 décembre 1929, Archives Nardal, 61 j, collectivité territoriale de Martinique.
21. René Maran, « Historique des réclamations de la famille Adigo », avec un extrait de Raymond Leslie Buell, *The Native Problem in Africa*, vol. 2, traduit par Paulette Nardal, *La Dépêche africaine*, n° 19, 15 décembre 1929, p. 5; Dantès Bellegarde, « L'occupation de Haïti et ses conséquences économiques », traduit de l'anglais par Paulette Nardal, *La Dépêche africaine*, n° 21, 15 février 1930, p. 4; Raymond Leslie Buell, « La convention relative au travail forcé », traduit par Paulette Nardal, *La Dépêche africaine*, n° 22, 15 mars 1930, p. 2.
- L'article « Une figure qui disparaît : La lavandière noire » (qui est une version d'un article de l'historien Carter G. Woodson dans *The Journal of Negro History*) montre que Jane aussi s'intéressait à la traduction. Il est en libre accès sur le site internet des éditions Rôt-Bo-Krik.
22. Pierre Bret, « Un Congrès de Nègres rue de la Sorbonne », *L'Écho de Paris*, 1^{er} novembre 1924, p. 1, dans Lamine Senghor, *La Violation d'un pays*, op. cit., p. 94. Voir aussi « L'assemblée générale du Comité de défense de la race nègre », *L'Œuvre*, 1^{er} nov. 1926, p. 5.
23. Lettre de Paulette Nardal à Jacques Louis Hymans, 17 novembre 1963.
24. Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire*, op. cit., p. 85.
25. *Ibid.*, p. 87.
26. *Ibid.*, p. 23.
27. *Ibid.*, p. 30.
28. Daniel Racine, « Entretien avec Léon-Gontran Damas » (mai 1977), dans Daniel Racine (dir.), *Léon-Gontran Damas : L'homme et l'œuvre*, Paris, Présence africaine, 1983, p. 200.
29. Marc-Vincent Howlett, « Interview de Léon-Gontran Damas », *Présence africaine*, nouvelle série, n° 187-188, 1^{er} et 2^e sem. 2013, p. 30.
30. En 1934, elle est déléguée des états généraux de la jeunesse à la commission de prévoyance sociale de la Conférence économique

de la France métropolitaine et d'outre-mer, où elle parle de l'hygiène aux Antilles ; voir « Conférence économique de la France métropolitaine et d'outre-mer », *Rapports généraux et conclusions d'ensemble*, tome 2, décembre 1934-avril 1935, Paris, Larose, 1935. Nardal est une participante assidue aux réunions annuelles de l'Union féminine civique et sociale. Voir « Le congrès national de l'Union féminine civique et sociale : dix années d'action », *La Croix*, 17 mars 1935, p. 2 ; S. Demangel, « Pour la mère au foyer, ouvrière du progrès humain », *La Jeune République*, 17 octobre 1937, p. 5 ; « La femme noire et le progrès humain », *Le Guide du Togo*, 4^e année, n° 46-47, mars-avril 1938, p. 10 ; « Les colonies françaises », *La Femme dans la vie sociale*, 12^e année, n° 117, février 1939, p. 1 ; « Congrès national de l'Union féminine civique et sociale, du 8 au 12 mars 1939 », *La Femme dans la vie sociale*, 12^e année, n° 118, mars 1939, p. 1 ; « Les jeunes catholiques devant l'Empire français », *La Croix du Nord*, 21 juin 1939, p. 3 ; « Le congrès de Lille pour la mère au foyer », *La Femme dans la vie sociale*, 12^e année, n° 122, juillet-août 1939, p. 1 ; « Vrai mariage en Afrique noire », *La Femme dans la vie sociale*, *ibid.*, p. 1.

31. « Une heure de voyage aux Antilles » est une soirée organisée sous les auspices de l'Institut colonial français pour collecter des fonds pour l'entraide coloniale féminine, et dont le but est de « créer un lien entre les femmes de la métropole et celles des colonies ». « Bienfaisance », *Le Jour*, 11 juin 1934, p. 4. Pour d'autres conférences de Nardal, voir « Conférences », *Le Matin*, 9 nov. 1938, p. 2 (« L'art et la femme de couleur ») ; « Aujourd'hui », *Le Journal*, 7 mars 1939, p. 2 (« Les femmes de l'Empire français dans leur expression artistique »).

32. Michael Goebel, *Paris, capitale du tiers monde*, Paris, La Découverte, 2017, p. 16, traduction de Pauline Stockman.

33. Au sujet de cette série, voir surtout Annette Joseph-Gabriel, *Imaginer la libération : Des femmes noires face à l'empire*, Sete, Rôt-Bò-Krik, 2023.

34. Voir Paulette Nardal, « Féminisme colonial : action sociale et politique », rapport adressé au gouverneur de la Martinique, 1945, archives départementales de Martinique, en accès libre sur le site des éditions Rôt-Bò-Krik.

35. À propos de l'article « Levée de races », paru d'abord dans le *Bulletin d'information de l'agence Métromer* (l'agence métropolitaine de la presse d'outre-mer fondé par A. Azango), et ensuite repris dans *Le*

Périscope africain (fondé par Galandou Diouf, le député sénégalais pour lequel Paulette Nardal travaillera comme secrétaire à partir de 1936), voir Jennifer Botkin, *Colonial Metropolis*, *op. cit.*, p. 162-664 ; Eve Gianoncelli, « La pensée conquise », *op. cit.*, p. 280-281 ; Inaobong D. Umoren, *Race Women Internationalists: Activist-Intellectuals and Global Freedom Struggles*, Berkeley, University of California Press, 2018, p. 37-43.

36. C. Lebond, « La communauté Interraciale : Le raid italien sur l'Éthiopie », *Esprit : revue internationale*, 3^e année, n° 34, juillet 1935, p. 656-657. Parmi les signataires, on note la présence du romancier René Maran et du jeune « étudiant en lettres » Aimé Césaire.

37. Aucun est l'acronyme de l'Association universitaire catholique pour l'aide aux missions, à Louvain, en Belgique. Sous les auspices de cette organisation, Nardal a donné des conférences à Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Namur, Mons et Louvain, au sujet de l'agression italienne en Éthiopie du point de vue des communautés noires autour du monde. Un compte rendu relate qu'elle « a montré comment l'agression italienne a permis aux Noirs de prendre mieux conscience de leur solidarité raciale : solidarité qui s'est affirmée par la formation de ces ligues qui, en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, jusque dans les colonies africaines même, prodiguent à l'Éthiopie le réconfort de leur aide morale et de leur appui matériel ». « Conférences : Sur l'attitude des noirs vis-à-vis du conflit italo-éthiopien », *Les Annales coloniales*, 37^e année, n° 12, 11 février 1936, p. 3. Voir aussi Philippe Grolemund, *Fiertés de femme noire*, *op. cit.*, p. 17.

38. Selon la chanteuse Christiane Eda-Pierre (la nièce de Paulette Nardal), celle-ci prononçait souvent cette formule frappante. Emily Musil Church, « *La Marianne noire*: How Gender and Race in the Twentieth Century Atlantic World Reshaped the Debate about Human Rights », thèse de doctorat, université de Californie, Los Angeles, 2007, p. 155 ; Ève Gianoncelli, « La pensée conquise », *op. cit.*, p. 279.

39. Voir Paulette Nardal, « Joie et douleur au pays du soleil : scènes de la vie martiniquaise », *Je suis portouf*, 7^e année, n° 292, 27 juin 1936, p. 5 ; Paulette Nardal, « Aux Antilles. Les communistes profitent de la crise pour provoquer des troubles dans nos plus anciennes colonies », *Je suis portouf*, 8^e année, n° 347, 16 juillet 1937, p. 8. Les deux articles sont en accès libre sur le site des éditions Rôt-Bò-Krik.

40. « Joie et douleur au pays du soleil » dépeint le carnaval anti-

lais, où, nous dit Nardal, les Noirs savent se caricaturer, ainsi que les Occidentaux, dont ils peuvent se parer des costumes, comme revêtir ceux de leurs aïeux, jusqu'à reproduire certaines scènes de l'esclavage – que l'auteur qualifie en ces termes, surprenants : « Ils jouent vraiment, ces hommes et ces femmes, tout au plaisir de récréer, pour des spectateurs amusés, ce qui fut un passé tragique. Détachement ? Insouciance ? Ce n'est, après tout, que du passé. » La place de cet événement dans la culture martiniquaise, articulant christianisme et paganisme, est signifiée par l'utilisation finale d'un poème de Gilbert Gratiant, « La foire aux morts ». Il conclut la partie sur le 2 novembre que Nardal reprend telle quelle, à cette exception, de l'article « L'âme antillaise ». L'article « Aux Antilles. Les communistes profitent de la crise pour provoquer des troubles dans nos plus anciennes colonies » comprend un préambule non présent dans « La situation économique et sociale aux Antilles ». Sa tonalité virulente justifie le doute susceptible d'être jeté sur le titre en tant qu'émanant de la plume de Paulette Nardal : « Peut-on parler d'un mouvement séparatiste aux Antilles ? Les Antillais sont trop intelligents pour ignorer qu'ils n'ont aucun moyen de défense contre la nation étrangère qui voudrait remplacer la France dans la mer Caraïbe. À supposer que, dans un moment d'aberration, Guadeloupéens, Martiniquais et Guyanais décrètent leur indépendance et renvoient dans la métropole fonctionnaires, colons et armée, il suffirait de quelques coups de canon pour réduire les deux îles et la ville de Cayenne. » On peut en effet imaginer que ces propos ont pu lui être soufflés, ou du moins être largement soutenus, par les instances du journal d'extrême droite. Pour éviter leur caractère répétitif, les deux articles de *Je suis* surtout ne sont pas inclus dans cette anthologie.

41. Pour son séjour à New York, voir Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire*, op. cit., p. 126. Pour son travail à la Martinique, où en 1945 elle fonde le Rassemblement féminin et édite sa revue, *La Femme dans la cité*, voir Emily Musil Church, « La Marianne noire », op. cit. ; Ève Gianoncelli, *La Pensée conquise*, op. cit., p. 290-306 ; T. Daneau Sharpley-Whiting, *Beyond Negritude: Essays from Woman in the City*, Albany, SUNY Press, 2009.

42. Lettre de Claude McKay à Paulette Nardal vers 1929, archives Nardal, 61 J, archives de la collectivité territoriale de Martinique.

43. Philippe Grollemund, *Fiertés de femme noire*, op. cit., p. 71.

44. Emily Musil Church, « La Marianne noire », op. cit., p. 21.

NOTE D'ÉDITION

L'édition que nous présentons a été préparée dans le souci du respect de l'évolution de Paulette Nardal en tant que journaliste et écrivaine, en tenant compte non seulement de son développement stylistique et de ses expérimentations formelles mais aussi des divers espaces dans lesquels elle a publié.

Nous avons préservé ses choix relatifs à l'utilisation des majuscules, en particulier pour les termes liés à l'identité raciale tels que « Nègre », « noir », « Antillais », « afroaméricains », etc. Ces choix ne sont pas toujours constants mais ils sont susceptibles de refléter l'éveil de la conscience de race dans le langage. Les usages archaïques et idiosyncratiques de l'autrice ont également été maintenus pour conserver l'authenticité de son écriture. Les erreurs évidentes, mots mal écrits ou noms mal épelés, ont été corrigées. La ponctuation a été ajustée, notamment l'usage des virgules et des deux-points, afin de clarifier la syntaxe des phrases.

Pour assurer une certaine uniformité, les titres des ouvrages (livres, films, journaux) ont été mis en italique, réservant l'usage des guillemets pour les titres des poèmes ou articles. En outre, dans les articles du *Soir*, les citations ont été mises en italiques, selon la convention

journalistique. Lorsque nécessaire, nous avons procédé à des ajouts de mots, indiqués par des crochets. De même, les mots devinés lors de la transcription — donc encore incertains — ont été signalés entre crochets. Sont signalés sous cette forme, avec la mention « mot illisible », les termes qui n'ont pu être déchiffrés, en raison de la qualité de l'exemplaire du journal ou de la revue.

Nardal signale la présence d'une langue étrangère par des guillemets, un choix qui n'est pas systématique. Elle introduit également parfois des anglicismes, des mots de la culture noire américaine, sans italique ni guillemets (tel « spirituals »), comme pour les introduire auprès du lecteur français, voire dans la langue elle-même. Ce choix a donc été préservé. On retrouve cette même volonté dans l'utilisation du créole ou de références martiniquaises en particulier, suivies d'une traduction en français. Ces choix idiosyncratiques ont été respectés, car ils témoignent de la façon dont elle a jugé nécessaire d'annoter ses écrits pour les lectrices et lecteurs francophones.

Dans cette forme de « revue de presse » dont elle est chargée dans *Le Soir* (« Actualités coloniales »), Nardal utilise divers gestes formels pour indiquer les différents thèmes traités. L'utilisation initiale des ellipses signifiées par des points de suspension évolue avec le temps, laissant place à des espaces entre paragraphes puis à l'introduction d'astérisques *** pour diviser les sections. Cette évolution n'est pas nécessairement figée, plusieurs procédés pouvant coexister. Ces choix formels ont été maintenus pour permettre aux lectrices et lecteurs de suivre l'évolution du style de l'autrice au fil du temps.